

God, Weeds and Revolution de Meryam Joobeur

Gérard Grugeau

Number 172, June–July 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78118ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2015). Review of [*God, Weeds and Revolution* de Meryam Joobeur]. *24 images*, (172), 51–51.

God, Weeds and Revolution



Meryam Joobeur | 2012 | Documentaire | 19 min | vo. arabe et anglaise stf

Scé. : Meryam Joobeur. Ph. : Vincent Gonnevill. Concept. son. : Miles Coe. Mont. : Dominique Loubier et Meryam Joobeur. Prod. : Meryam Joobeur

Dans un village tunisien, une jeune femme se tient devant une porte fermée, celle de la maison de ses grands-parents où elle a passé ses jeunes années. Son grand-père souffre aujourd'hui de la maladie d'Alzheimer alors que la révolution gronde encore au loin. Ce beau court métrage issu du vivier de l'Université Concordia est le film de tous les passages, intimes et collectifs. Avec sa caméra fluide qui glisse entre passé et présent, Meryam Joobeur dit la nostalgie de l'enfance, l'oubli et la dépression, l'aliénation des femmes et leur beauté, la douleur d'un peuple spolié par un pouvoir autocrate qui emprisonnait et torturait sans vergogne, la vengeance de Dieu en faveur des plus faibles. Pourquoi revenir ? À la faveur de cette quête personnelle qui la tarade, la cinéaste file un récit allusif et métaphorique, ample comme les méandres de la mémoire. — **Gérard Grugeau**

Texte déjà publié dans notre n° 159

Feu de Bengale

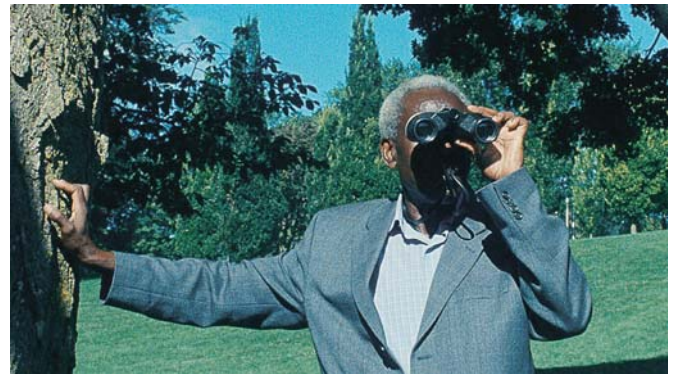
Olivier Godin | 2014 | Fiction | 11 minutes

Scé. et ph. : Miryam Charles. Concept. son. : Guillaume Guérette, Bernard Gariépy-Strobl. Mont. : Olivier Godin. Inter. : Rose-Maïté Erkoreka, Ève Duranceau, Annie Darisse, Lindsay Noël, Edigh Charles et Kerlando Morette. Mus. : Philippe Battikha. Prod. : Miryam Charles, Michael Yaroshevsky (Cheminée Deux).

« Antilles, 1994. À la veille de l'arrivée de forces militaires étrangères sur l'île où ils ont grandi, les membres d'un groupe pacifique kidnappent un soldat afin de lui soutirer des informations qui pourraient à jamais altérer le destin politique de leur pays. »

Rarement un synopsis aura été aussi exact et trompeur ! Fidèle à son univers de conte minimaliste moderne révélé, entre autres dans *Le pays des âmes* et *La boutique de forge*, Olivier Godin utilise cette prémisse pour explorer à nouveau les possibilités poétiques qu'offrent les jeux entre le langage, les voix et les multiples rapports image-son.

Tout comme le jeune Godard de *Pierrot le fou*, auquel le film fait immanquablement penser (digressions ludiques sur fond d'actions terroristes), Godin utilise le récit et le cadre comme un squelette malléable. Aux antipodes du réalisme social qui domine la majeure partie de la production québécoise, le cinéma de Godin se déploie selon une logique qui lui est propre, et le film n'a de cesse d'afficher, comme dans les œuvres du mentor suisse, les rouages de sa construction. Dès l'ouverture, le discours du père des kidnapeuses s'avère n'être qu'une répétition – et le personnage ne reviendra qu'à la fin du film boucler son intervention.



La musique s'interrompt quelques secondes à peine après avoir débuté. Les personnages fixent souvent la caméra debout devant un fond neutre. Des banderoles rouges semblent faire office de sang – ou peut-être pas. Pour peu, on ne serait pas surpris de voir débarquer dans le champ Anna Karina en chef de bande !

Si les influences sont plutôt manifestes, Godin parvient toutefois à constituer un univers singulier. Dominé par un rythme tout en langueur, privilégiant les télescopes historiques, les Antilles des années 1990 filmées en grande partie dans un appartement montréalais où le cellulaire côtoie les lettres au charme désuet, *Feu de Bengale* est un intrigant fantôme atemporel, hanté par les fantômes de la décolonisation. — **Bruno Dequen**